

Les Cités-Royaumes de la vallée du Népal ca. 1482-1769

GÉRARD TOFFIN

Introduction

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le Népal – ce petit royaume himalayen coincé entre l'Inde et les plateaux tibétains – est un pays politiquement divisé en une constellation de petits royaumes indépendants et de chefferies tribales. L'Ouest, c'est-à-dire les bassins de la Seti, de la Karnali et de la Kali Gandaki, était sous le contrôle de deux confédérations, celle des Baisi, les "Vingt-deux royaumes", et celle des Chaubise, "les Vingt-quatre royaumes". C'était de petites principautés hindoues peuplées majoritairement par des castes indo-népalaises parlant le népali comme langue maternelle. L'Est était aux mains de populations Kirant, aux traits mongoloïdes et aux langues tibéto-birmanes. Le modèle politique tribal, segmentaire, de type chefferie, différait grandement de celui de la royauté hindoue. Le Sud, quant à lui, cette longue plaine du Térai et ses bassins intérieurs, était sous la tutelle de petits royaumes, tels ceux de Makwanpur, Chaudandi et Vijayapur, issus le plus souvent des familles royales indo-népalaises de l'ouest. Leur système politique était basé sur un modèle hindou. Entre ces diverses principautés, les frontières étaient mal établies et des conflits fréquents opposaient les familles royales concurrentes.

Nous nous en tiendrons dans cette contribution au centre du pays, tout particulièrement à la vallée de Kathmandu, qui, depuis le début de l'ère chrétienne, constitue le centre de civilisation le plus ancien et le plus riche de l'ensemble népalais. C'est en effet dans cette zone géographique que la notion de Cité-Etat (ou Cité-Royaume, cf. *infra*) s'applique le mieux, du moins pour la période médiévale tardive (XV-XVIII^e). À l'époque, cette haute plaine de 550 km², cerclée de collines, était appelée la vallée du Népal. Le mot Népal ne prit en effet son acception actuelle qu'à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e, lorsque Prithivi Narayan Shah, un prince venu de la principauté de Gorkha, dans l'ouest du pays, conquiert les royaumes existants les uns après les autres et unifia le Népal tout entier. Les trois capitales de la vallée du Népal, Lalitpur (= Patan), Bhaktapur et Kathmandu, tombèrent entre ses mains en 1768-69 et furent inté-

grées dans le nouvel Etat népalais. Prithivi Narayan établit alors sa capitale à Kathmandu et y transféra les organes de son administration et de son gouvernement.

À l'époque, la vallée du Népal, appelée *nepālmaṇḍala* dans certains documents, était peuplée très majoritairement par une population aux origines composites et aux traits mongoloïdes, les Néwar, parlant une langue tibéto-birmane, le néwari, ou *nepā bhāṣā*, "la langue du Népal". Ces habitants aux origines obscures et composites semblent s'être installés dans ce bassin au cours du premier millénaire avant J.-C., au moins pour sa couche ethnique la plus ancienne. Ils ont été très vite en contact avec l'Inde et ont été profondément influencés par la civilisation indienne au cours des âges. C'est de l'Inde qu'ils ont reçu les principaux éléments de leur culture, les bases de leur système social et leur religion. La conception de la royauté en particulier et les structures politiques, dont il sera question ci-après, étaient directement dérivées du puissant voisin du sud.

Du point de vue socio-économique, les Néwar sont un groupe ethnique fondamentalement urbain, avec une large proportion de commerçants et d'artisans. Il compte également de nombreux agriculteurs, établis soit dans les villes soit dans les villages alentour. Précisons que ce peuple n'a pas disparu avec la chute des petits royaumes de la vallée de Kathmandu. Il constitue toujours aujourd'hui une part importante de la population de la région. De même, la majorité des habitants des actuels cœurs historiques des trois Cités-États dont il sera question ici appartient à cette ethnie.

Les premiers documents historiques disponibles sur la région datent du Ve siècle après J.-C. C'est le début de la période Licchavi, du nom de la dynastie régnante, affiliée apparemment à la dynastie du même nom qui régna sur une partie du nord de l'Inde à l'époque du Bouddha (Ve siècle avant J.-C.). Dès cette date, la vallée du Népal apparaît comme un foyer de civilisation important, avec des capitales royales, des palais et des temples, objets d'une grande vénération. Plusieurs familles royales se succédèrent jusqu'au XIII^e siècle, date à laquelle un membre d'une

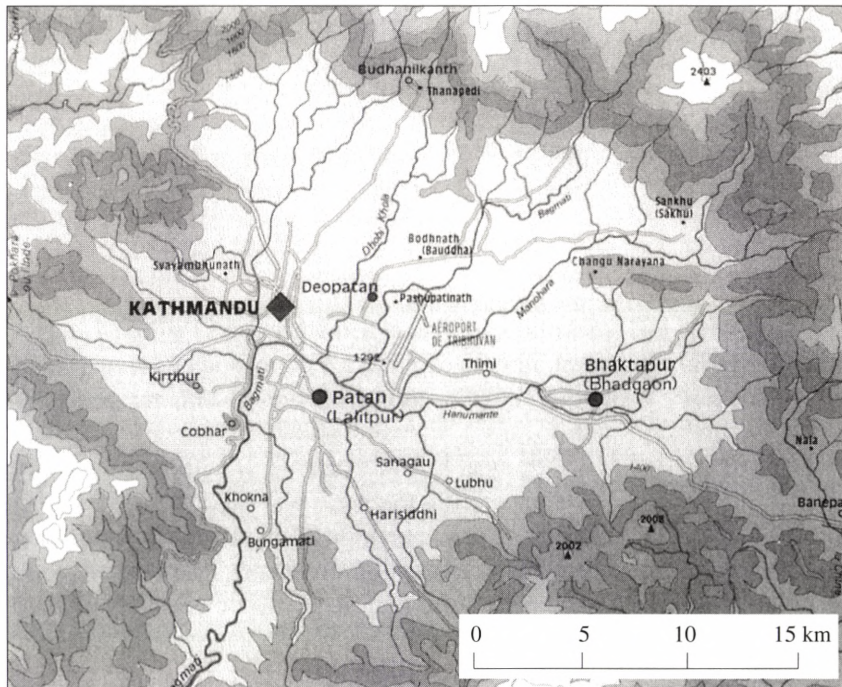


Fig. 1. Carte actuelle de la vallée de Kathmandu (Népal).

dynastie précédente, celle des Thakuri, prit le titre de Malla, une épithète indienne signifiant “courageux, brave”, et fonda une dynastie, qui, à quelques accidents près, resta au pouvoir jusqu’en 1768-69, c’est-à-dire jusqu’à la conquête de la vallée de Kathmandu par Prithivi Narayan Shah.

La première période Malla, de 1200 à 1482, fut marquée par une grande instabilité politique, hormis sous le règne de quelques grands rois, tels Jayasthiti (1382-1395) et Yakṣa Malla (1428-1482), dont les noms restent célèbres encore aujourd’hui. De multiples raids venus du sud et de l’ouest affaiblirent le pays. Deux capitales royales dominèrent durant cette époque: Lalitpur (= Patan), une très vieille cité à majorité bouddhiste, entourée de quatre *stūpa*, édifices bouddhistes, de style archaïque, et Bhaktapur, à l’est de la vallée, une cité majoritairement hindoue, à fort substrat rural, qui commença à jouer un rôle politique important à partir du XIII-XIV^e siècle.

À la fin du XV^e siècle, en 1482 exactement, Yakṣa Malla, divisa son royaume entre ses trois fils: à l’aîné, il donna le royaume de Bhaktapur, au cadet, il accorda celui de Kathmandu qui englobait à l’époque celui de Lalitpur, le benjamin eut droit à celui de Banepa, situé à l’est de la vallée. En 1550, Banepa fut rattachée à Bhaktapur, et en 1620 Lalitpur devint autonome. Ces trois cités: Lalitpur, Kathmandu et Bhaktapur, qui correspondaient à trois royaumes distincts, dominèrent la vallée du Népal jusqu’en 1768-

69, date à laquelle elles furent conquises l’une après l’autre par Prithivi Narayan Shah.

Les noms de ces trois villes sont des noms népalis dérivés du sanskrit, sans doute assez récents. Le mot Patan, du sanskrit Lalitapaṭṭana, qui vient lui-même de Lalitapura, employé dès le début de la période Malla, ne date, par exemple, que du XVII^e siècle.¹ Kathmandu (ou Kāntipur²), de son côté, vient du mot sanskrit Kāṣṭhamaṇḍapa, employé dès le XII^e siècle dans les inscriptions. Aujourd’hui, ce mot désigne un temple édifié au cœur de la cité. C’est ce temple qui a donné son nom à la ville. Il faut cependant savoir que chacune de ces villes avait, et a encore aujourd’hui, un autre nom, néwari celui-là, aux consonances tibéto-birmanes, sans doute plus ancien. Kathmandu est ainsi connue en néwari sous le nom de Yeṃ, Bhaktapur de Khvope, et Lalitpur sous le nom de Yala ou Yela. On suffixait parfois au nom de la cité le mot *deśa* (“pays, localité”), exemple: Yeṃ deśa. Notons que les noms néwari de Kathmandu et de Lalitpur sont vraisemblablement dérivés de noms de points cardinaux. En vieux néwari, *yeṃ*, désigne le nord, et *yala* vient de *ye*, qui veut dire le sud.

C’est sur ces trois villes, et sur elles seules, qu’est concentrée cette étude. Banepa, vite abandonnée comme siège royal, n’a pas connu les embellissements et les agrandissements dont ont bénéficié ses trois rivales durant la fin de la période Malla. Elle fut complètement éclipsée par Bhaktapur. À la différence

des trois autres cités, le souvenir de son règne éphémère ne s'est pas conservé très nettement dans les mémoires. C'est également le cas de Pharping ou de Panauti³ qui furent elles aussi à des époques plus anciennes le siège de petits royaumes ou de capitales secondaires. Quant à Kirtipur, une place forte perchée au sommet d'une éminence, à quelques kilomètres de Kathmandu, ce ne fut jamais le siège durable d'une administration royale.

On traitera avant tout de la période 1620-1769. C'est en effet au cours de ces années que les trois Cités-Royaumes de Lalitpur, Kathmandu et Bhaktapur constituèrent des unités politiques indépendantes et bien délimitées.

Les trois Cités-Royaumes de Lalitpur, Kathmandu et Bhaktapur (1620-1769)

Ces trois capitales étaient à l'époque de petites villes serrées derrière leurs murs de fortification. Elles ne couvraient pas plus d'un à deux km² de superficie. On pouvait en faire le tour à pied, lors de certaines processions religieuses par exemple, en moins de deux heures. Comme la plupart des agglomérations néwar de la vallée de Kathmandu, ces villes étaient localisées sur des terres surélevées par rapport au niveau d'écoulement des rizières. Elles étaient situées sur des terrasses, appelées *tar* en népal, formées de sables et de graviers laissés par l'eau lors des périodes de dépôts. Les sols alluviaux les plus riches, situés en contrebas, étaient consacrés à l'agriculture, tout particulièrement à la culture de la rizière inondée. Ce n'est qu'au cours des dernières décennies que les villes se sont étendues dans ces terrains de vallées et de zones irriguées.

De 1620 à 1769, Kathmandu, Lalitpur et Bhaktapur furent par ailleurs des capitales de petits royaumes qui s'étendaient chacun sur un arrière-pays agricole de 120 à 200 km² de superficie. Les villages de cet arrière-pays étaient maintenus sous l'influence politique et religieuse de leur capitale respective. Leurs habitants vénéraient le roi et les principales divinités de la ville dont il dépendait. Ils étaient tenus de payer certaines taxes, en argent ou en nature, au palais et aux principaux temples du royaume. Ils fournissaient également la capitale en produits agricoles, ainsi qu'en main d'œuvre pour la construction des maisons et des édifices publics.

Chacun de ces royaumes possédait également une zone d'influence, plus vaste, de quelques centaines de km², qui couvrait des régions situées au-delà de la vallée de Kathmandu. Le royaume de Lalitpur par

exemple s'étendait au sud jusqu'aux piémonts de la chaîne du Mahabharat et à la vallée de Chitlang. Celui de Bhaktapur exerçait sa tutelle jusqu'à la petite ville de Dolakha, située à deux jours de marche de la Vallée, sur la route de commerce menant à Kuti. Quant au royaume de Kathmandu, il contrôlait en principe à l'ouest Nawakot, ville frontière avec Gorkha.

Comment ces trois royaumes étaient-ils répartis géographiquement dans la vallée de Kathmandu? Le royaume de Lalitpur était localisé au sud de la rivière Bagmati, la rivière principale de la Vallée. Plusieurs localités ou villages importants tels Sunaguthi, Chapaon, Theco, Bungamati, Khokana, Baregaon, Harasiddhi, lui étaient rattachés. Le royaume de Kathmandu était localisé, lui, au nord de cette même rivière. Les deux capitales, Lalitpur et Kathmandu, n'étaient distantes que de quatre kilomètres. S'agissant de Bhaktapur, situé à 15 km de Kathmandu, son royaume couvrait l'est de la vallée du Népal ainsi que la vallée adjacente de Banepa et de Panauti. Les limites actuelles des trois districts de Lalitpur, Kathmandu et de Bhaktapur, entre lesquels la Vallée est divisée aujourd'hui, recoupent plus ou moins les frontières de ces anciens royaumes.

Cette partition de la Vallée en trois principautés très proches les unes des autres et cependant indépendantes durera jusqu'à la conquête. Elle correspond à l'âge d'or de la civilisation néwar, à sa pleine indépendance politique, à son apogée économique et culturel. C'est durant cette seconde période Malla notamment que les trois villes néwar de Lalitpur, Kathmandu et Bhaktapur prirent leur physionomie actuelle et que les principaux éléments de leur structure spatiale furent dessinés. Elles connurent chacun de grands rois: Siddhinarasimha Malla (1619-1661) et Śrinivās Malla (1661-1684) pour la première, Jitāmitra Malla (1673-1696) et Bhūpatīndra Malla (1696-1722) pour Bhaktapur, Pratāpa Malla (1641-1674) pour Kathmandu. Dans un esprit d'émulation et de concurrence, ces souverains embellirent leurs villes, ils couvrirent d'or les toits des temples et construisirent de très nombreux monuments religieux, ceux-là même qui constituent les édifices marquants des trois cités d'aujourd'hui. C'est à eux, et à certains de leurs successeurs, que l'on doit ces majestueuses places, des plus harmonieuses, appelées aujourd'hui Darbar Square, qui, dans chacune des trois villes, entourent toujours les palais royaux. Les tremblements de terre, fort courants dans cette région du piémont himalayen, ont, il est vrai, causé de graves dommages à ces villes et à leurs édifices. Mais la coutume était de les recons-

truire plus ou moins à l'identique, de sorte qu'ils n'ont pas trop changé au cours des siècles.

Les structures politiques de l'époque nous sont connues par un grand nombre d'inscriptions, des manuscrits, ainsi que par le témoignage des premiers voyageurs européens, des missionnaires jésuites et capucins pour la plupart. Disons en quelques mots que la monarchie était en principe héréditaire et que le droit de primogéniture était reconnu, comme aujourd'hui dans la maison royale qui a succédé aux rois Malla. Le roi et les membres de sa famille détenaient l'essentiel du pouvoir et prenaient les décisions importantes. Le souverain gouvernait son royaume avec l'aide d'un premier ministre, *mahāmantrī* ou *chautārā*, et divers ministres, *pramāṇa* ou *amātya*, qui se répartissaient les différentes fonctions: la conduite des armées, les fêtes religieuses, la frappe de la monnaie, etc. D'autres fonctionnaires royaux, comme des médecins, des chambellans, des gardes, des officiers militaires, etc., étaient attachés au palais. Les hautes castes néwar, les Chatharīya notamment, jouaient un rôle décisif dans l'administration du royaume et la direction des affaires commerciales. C'étaient des hommes puissants, souvent très riches du fait du commerce trans-himalayen qu'ils contrôlaient. Ils avaient droit au titre honorifique de *bhāro* ou de *bhā* et monopolisaient les postes de ministres. En période d'affaiblissement de la maison royale, c'est eux qui détenaient l'essentiel du pouvoir. Le roi était enfin entouré de brahmanes, qui occupaient une position importante, notamment en ce qui concerne la direction des affaires religieuses du royaume et la justice. Le *rāj guru*, notamment, le maître spirituel du roi, avait une position prééminente et présidait le conseil de brahmanes qui assistait le roi dans l'exercice de sa fonction (Regmi [1966] 438).

Quelles relations entretenaient les trois royaumes? Bhaktapur, Lalitpur et Kathmandu étaient unis par des liens de consanguinité, d'alliance et de guerre. Les trois familles royales, issues de Yakṣa Malla, étaient cousines. Elles se rendaient des visites fréquentes, elles assistaient à leurs cérémonies du cycle de vie, initiation masculine, mariage, funérailles, etc., ainsi qu'au couronnement de leurs rois respectifs. Elles se mariaient également dans les mêmes familles et avaient de ce fait des liens d'alliance fort développés. Cependant, bien que distantes d'à peine quelques kilomètres et peuplées par des populations de même langue, de même culture, ces trois villes furent très souvent en guerre pendant les deux siècles que couvre la période considérée. Les conflits avaient principalement trait au contrôle des deux voies de commerce,

celles de Kuti et de Kyirong, qui permettaient d'accéder au Tibet par le Nord. C'est de ces deux voies commerciales que les royaumes Malla tiraient l'essentiel de leur richesse.

Les opérations militaires étaient quasi permanentes et mobilisaient des mercenaires venus des collines voisines, principalement des Chetri et des Magar. Elles donnaient lieu à des alliances, deux royaumes s'unissant pour lutter contre le troisième le plus souvent, suivies par des traités de paix et de brusques retournements de situation. Les relations entre souverains étaient toujours entachées de jalousie et de suspicion. Les intrigues allaient bon train, attisées par les ministres *chautārā*, qui défendaient eux aussi leurs intérêts. Les rois Malla n'hésitaient pas à s'allier momentanément à des puissances extérieures à la vallée du Népal, Gorkha, Lamjung, Tanahu par exemple, pour lutter contre leurs parents voisins. C'est à cet état de division et de trahison qu'il faut imputer la lente chute des royaumes Malla à la fin du XVIIIe siècle. Les armes utilisées dans les combats étaient le sabre, la lance, les arcs et les flèches, ainsi que le mousqueton à partir du XVIIe siècle.

L'état d'hostilité entre les trois maisons royales, la menace d'interventions extérieures expliquent les fortifications (sanskrit: *prākāra*) dont les trois capitales étaient, on l'a dit, entourées. Lalitpur et Bhaktapur possédaient également des douves, au moins partiellement (Slusser [1982] 63). La vallée du Népal comportait par ailleurs de nombreux forts, *kvāṭha*, *garha* ou *dranga*, en dehors des trois cités. Ceux de Thankot, de Pharping, de Kirtipur étaient parmi les plus connus. Au cours des siècles, Kathmandu profita de sa position centrale dans la Vallée, à l'intersection des grandes voies commerciales. Elle prit progressivement de l'importance au XVII et au XVIIIe siècle, au point de surpasser en pouvoir et en magnificence les deux cités voisines.

Le concept de Cité-État, tel que Mogens Herman Hansen le définit dans son volume *A Comparative Study of Thirty City-State Cultures* (2000) s'applique relativement bien à ces trois villes de la fin de la période Malla. Il en est ainsi des critères de taille, de peuplement, de structure politique, d'inscription dans un (petit) territoire donné. Il s'agissait bien de cités dans la mesure où ces agglomérations relevaient de mondes préindustriels, qu'elles étaient régies par un ordre socio-cosmique englobant et que le religieux prédominait à tous les niveaux de l'organisation sociale. La seule réserve qu'on peut avoir concerne le mot État. Cette notion pouvant recouvrir des acceptations et des réalités fort différentes, je préfère em-

ployer ici l'expression "Cité-royaume", qui correspond mieux aux spécificités politiques de l'aire géographique indienne et himalayenne de cette époque.

On traitera dans les pages qui suivent de l'histoire de ces villes, de leur développement, de leurs structures sociales, de leur morphologie. On insistera aussi sur les représentations religieuses, les réalités mentales, qui font d'une ville non pas seulement une réalité matérielle mais aussi un ensemble vécu et pensé, un fait culturel à proprement parler. Ces villes, toujours vivantes de nos jours, continuaient en effet d'être accordées il y a encore une cinquantaine d'années à des modes de vie assez proches de ceux de la fin de l'époque médiévale. En conséquence, on se réserve le droit d'utiliser, en plus des sources historiques de l'époque Malla, certaines données tirées de l'ethnographie contemporaine. Il est clair que l'observation actuelle de ces ensembles urbains permet de dégager des modèles culturels anciens, des conceptions religieuses qui fondaient l'unité de ces Cités-Royaumes (Toffin [1993]). Il est également clair que le présent pourrait dans de nombreux cas se substituer à l'imparfait, utilisé de manière continue dans le texte.

Les origines et le développement des trois Cités-Royaumes

Les origines et le passé ancien de ces trois villes restent obscurs. Nous possédons peu de données archéologiques sur les territoires urbains de la région et les savants, réduits à de maigres indices, en sont encore à discuter de l'emplacement des premières capitales. L'archéologie locale reste au Népal une discipline embryonnaire attachée avant tout à la conservation et à la restauration des monuments religieux. Aucune fouille d'importance n'a jusqu'ici été menée dans cette haute plaine rizicole, hormis celles entreprises au cours des années 80-90 par l'Isméo (Rome) à Hari-gaon, dans les faubourgs de l'actuelle ville de Kathmandu.

Les mythes d'origine de ces trois cités, consignés dans des chroniques tardives (XIXe) mais reposant sur des éléments oraux plus anciens, font état de création *ex nihilo* par décision royale. Kathmandu par exemple aurait été fondée par le roi Guṇakāmadeva, au X-XIe siècle après J.-C., à la suite d'un rêve au cours duquel la déesse Mahālakṣmī lui enjoignit de créer une ville en forme de sabre (*khadga*), à la confluence de la Bagmati et de la Visnumati, à l'endroit précis, d'une grande pureté, où résidait le dieu Kāmeśvara. Le roi édifia une ville de 18 000 maisons à l'endroit prescrit et y consacra une statue en l'hon-

neur de Lakṣmī. Il établit un lieu de crémation à l'Ouest et fit construire plusieurs temples ou sanctuaires qui restent encore importants dans la topographie religieuse de la cité. Lalitpur aurait été créée plus tôt, au VIIe siècle, par le roi Birdeva, et Bhaktapur au XIIe siècle par le roi Ānanda Malla, en même temps que sept autres localités, dont Panauti et Banepa déjà cités plus haut. Dans tous les cas, la fondation de la ville va de pair avec l'édification de plusieurs temples sous la protection desquels la cité se met. Tout se passe comme si la création d'une cité nécessitait une certaine ordonnance religieuse, un souci de structuration sacrée de l'espace urbain.

Dans les représentations religieuses, la Cité-Royaume apparaît donc comme un fait royal: pas de ville digne de ce nom sans roi, pas de roi sans une capitale reconnue. La structure de la cité elle-même, centrée autour du palais, appelle la royauté comme instrument coordinateur éminent. Les rares témoins archéologiques, l'analyse des inscriptions et du tissu urbain conduisent cependant à nuancer ce point de vue. Il semble qu'en réalité les trois villes concernées soient nées non pas à partir de rien, mais par agglomération de villages préexistants.

Selon les analyses de N. Gutschow et B. Kölver (1975), Bhaktapur aurait ainsi été formée par la coalescence de plusieurs villages qui se seraient développés à cet endroit vers le IIIe siècle après J.-C. On aurait eu: 1) au nord-ouest, sur le site de l'actuel Tulacchē ṭol, Khṛpuṇ; 2) au centre: Mākhodul; 3) à l'est, une autre localité (Mākhopṛṇ), qui correspondait à un fort militaire. Selon ces deux auteurs, la partie la plus ancienne de la cité était localisée à l'est, dans ce qui est aujourd'hui la ville "haute", autour du quartier de Tacapāḥ. La ville se serait ensuite étendue progressivement vers l'ouest, le long d'une route de commerce, absorbant les villages les uns après les autres.

Pour Kathmandu, les inscriptions et les manuscrits mentionnent trois localités antérieures: Kolīgrāma, Dakṣiṇakolīgrāmadraṅga et Vaidyagrāma, qui dateraient toutes de l'époque Licchavi (V-VIIIe siècle). La première aurait été située sur l'emplacement actuel de Kel ṭol, le long de la route commerciale nord-est/sud-ouest d'où est née la ville; la seconde, un village de quelque importance, était située au sud; Vaidyagrāma enfin s'étendait au sud-ouest d'Asan ṭol. Kolīgrāma serait à l'origine de la partie nord de la ville, connue en néwari sous le nom de Yambu; Dakṣiṇakolīgrāmadraṅga de la partie sud appelée *yaṅgala*, mot dont l'étymologie nous est inconnue. Lorsque la cité s'unifia, elle prit le nom de Yambu – qui a donné Yeṃ, nom néwari actuel de Kathmandu. Le mot *yaṅgala*,

lui, a disparu au XVIII^e; on ne le retrouve plus aujourd'hui que dans le nom d'une fontaine et d'un quartier, tous deux situés dans la partie sud.

Le processus urbain résulte donc de la coalescence d'unités villageoises. Le fait royal ne doit pas être gommé pour autant: c'est toujours à un roi particulier que revient l'acte de fondation de la cité en tant que telle. Pour qu'il y ait eu ville, il a toujours fallu, à un moment donné de l'histoire, qu'un souverain réunisse les habitants de sa capitale autour d'une image commune. Cette image, le roi l'imposait en plaquant des notions religieuses tirées de cosmogonies hindoues ou bouddhistes. Nous y reviendrons.

La religion et la société urbaine

La religion néwar de l'époque, celle des villes comme celle des campagnes, se caractérisait par la coexistence d'éléments hindous et bouddhistes. Présentes dans la vallée du Népal depuis le début de l'ère chrétienne, ces deux religions ont évolué de leur vie propre avec le temps; elles se sont mêlées, sans se recouper entièrement. La royauté par exemple a toujours été hindoue: les rois étaient couronnés selon des rites tirés des Védas et des différents textes indiens canoniques shastras; ils étaient choisis en principe dans la caste de Kṣatriya, l'ordre des guerriers dans le monde hindou, et ils recevaient l'initiation hindoue *upanayana*. Les prêtres brahmanes jouaient, on l'a vu, un rôle éminent dans la cité, en particulier dans les affaires judiciaires et religieuses. Les divinités tutélaires du royaume, si importantes comme on le verra pour la protection des capitales, appartenaient elles aussi pour la plupart au panthéon hindou.

Une large partie de la population urbaine professait cependant le bouddhisme ou se rattachait à des pratiques qualifiées de "bouddhistes". De quel bouddhisme s'agissait-il? Celui du Grand Véhicule, Mahāyāna, basé sur des textes sanskrits, très proche du bouddhisme indien médiéval qui avait fleuri dans l'Inde du Nord au X-XII^e siècle et qui fut balayé du bassin Indo-Gangétique par les invasions musulmanes au XIII^e siècle. Lalitpur et Kathmandu comptaient ainsi chacune des dizaines de monastères bouddhistes (sanskrit: *vihāra*, néwari: *bāhā*), tous conçus sur un même plan architectural, carré ou rectangulaire. La première de ces villes en comptait 150 environ, la seconde 120.⁴ Coupé de ses bases, vivant dans un milieu hindou et shivaïte dominant, ce bouddhisme avait toutefois fini par perdre du terrain et par incorporer nombre d'éléments hindous. L'hindouisation des conceptions et des pratiques s'accéléra tout parti-

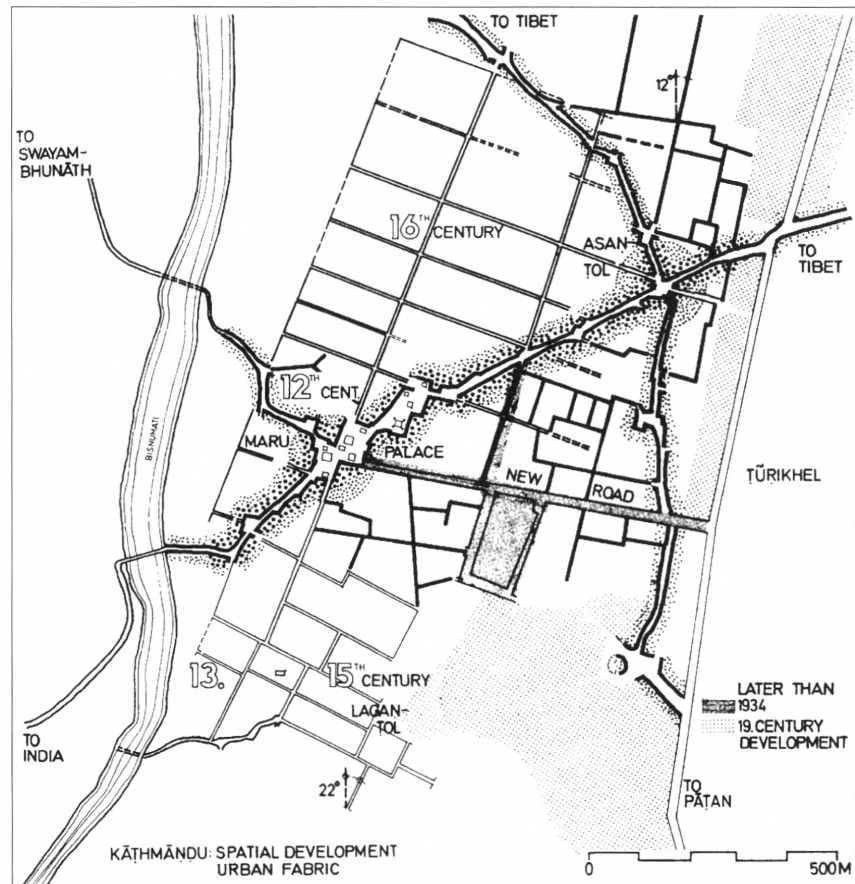
culièrement à partir du XIV^e siècle. Au XVII^e siècle, les moines avaient déjà abandonné le célibat et s'étaient mariés. Ils avaient adopté le système des castes et en avaient appliqué les principes à l'intérieur de leur communauté. Bien que leur inspiration monachique se soit pour une large part éteinte, ces monastères continuaient de se revendiquer comme bouddhiste. Ils jouaient aussi un rôle important dans la structuration et le fonctionnement de la cité néwar.

Très caractéristique de la religion de la vallée du Népal du XV-XVIII^e siècle, est, déjà, la prépondérance d'éléments tantriques, aussi bien dans l'hindouisme que dans le bouddhisme. Le chemin supérieur des bouddhistes néwar est dès cette époque considéré comme celui des maîtres du *vajra*, Vajrācārya, les tenants du Vajrayāna, qui acquérèrent des statuts et des pouvoirs religieux supérieurs aux anciens moines *bhikṣu* maintenant mariés. De même voit-on apparaître, côté hindou, des prêtres spécialisés dans le culte des divinités tantriques, les Karmācārya. Même les plus grands brahmanes de l'époque étaient initiés aux *Tantra*. Le tantrisme, c'est un fait, a rapproché des points de vue doctrinaux très opposés au départ. Même place essentielle accordée dans les deux cas au culte de la déesse, à la notion de *śakti*, force et pouvoir, à l'initiation tantrique, *dīkṣā*, au culte des divinités royales secrètes et surpuissantes, aux rituels ésotériques, aux formules magiques *mantra*. Les textes rituels ont beau être différents, cultes et panthéons sont basés sur des notions assez proches.

La société urbaine quant à elle – largement dominée, on l'a vu, par les Néwar – était déjà organisée en castes, selon un système peu différent de celui qui existe encore aujourd'hui. On attribue l'origine de cette division sociale à Jayasthiti Malla, roi de Bhaktapur qui régna au XIV^e siècle. En fait, les castes néwar sont beaucoup plus anciennes; elles sont attestées dès le V-VI^e siècle après J.-C. Le roi très hindou Jayasthiti Malla ne fit vraisemblablement que reformuler l'ensemble du système, le codifier, peut-être l'assortir de bases judiciaires plus précises et détaillées. La société était divisée en une trentaine de castes, elles-mêmes subdivisées en une série de groupes de statuts ou de sous-castes, le plus souvent strictement localisés. Les castes, *jāt*, étaient strictement hiérarchisées selon les règles du pur et de l'impur. Elles jetaient les bases d'une large division rituelle de la société.

L'originalité de ce système social népalais, largement dérivé de l'Inde, tient à ce qu'il est duel: pour partie bouddhiste, pour partie hindoue, et qu'il fonc-

Fig. 2. Kathmandu (Gutschow [1982]).



tionne selon une hiérarchie double, sans accord entre les deux groupes sur la place de chacun dans l'ensemble. À de hautes castes hindoues (brahmanes, aristocratie royale Chatharīya, commerçants Śreṣṭha) s'opposaient ainsi de hautes castes bouddhistes (maîtres Vajrācārya, orfèvres Śākya, commerçants et artisans Udās). Au niveau moyen et inférieur, une grande majorité de castes se réclamaient du bouddhisme, en particulier les agriculteurs Jyāpu qui constituaient une partie importante de la population. Le critère décisif de l'affiliation confessionnelle était celui du prêtre employé pour les rituels domestiques. Les castes qui se disaient hindoues, *śivamārgi*, faisaient appel à des brahmanes Rājopādhyāya (ou Dyabhāju), celles qui se disaient bouddhistes, *buddhamārgi*, appelaient des prêtres Vajrācārya, experts en rituels tantriques bouddhistes. La religion autrement dit se définissait pour une large part par le type de prêtre.

Tissu et morphologie urbaine

Les trois capitales de la vallée du Népal étaient de petites cités. Les chiffres précis manquent. Mais

d'après les données fournies par les missionnaires capucins ayant séjourné dans la Vallée au XVIIIe, et les premiers voyageurs anglais à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, on peut estimer le chiffre de la population de chacune de ces villes à quelque 25 000 ou 30 000 personnes.⁵

Les rues étaient étroites, de 4 à 5 mètres de largeur en moyenne, pavées de briques ou de pierres, et comportaient de chaque côté des égouts à ciel ouvert pour évacuer les eaux usées. Dans certains cas, lorsque la ligne de pente le permettait, des canalisations souterraines étaient aménagées. Les maisons qui bordaient ces rues étaient mitoyennes. Elles formaient des bandes continues. Construites en briques cuites et non cuites, parfois vernissées pour les familles les plus aisées, elles étaient constituées de quatre niveaux aux fonctions bien séparées. Au rez-de-chaussée, l'étable, les entrepôts ou la boutique. Au premier niveau, les chambres. Au deuxième niveau, la pièce de réception, parfois un oratoire privé. La cuisine était toujours, comme il y a encore peu, située à l'étage supérieur, sous le comble. Les encadrements de bois des portes et fenêtres comportaient de nombreux éléments décoratifs; c'étaient de véritables œuvres d'art qui faisaient



Fig. 3. Lalitpur (Gutschow, Khumbu Himal [1981]).

la renommée des menuisiers et graveurs sur bois néwar à travers tout le Népal et même au-delà.

Le tissu urbain ne différait guère de celui que l'on peut encore observer aujourd'hui dans les quartiers historiques des villes de la vallée de Kathmandu. Les axes principaux se coupaient généralement à angle droit pour former des îlots. Sur les plans de Kathmandu et de Lalitpur par exemple, on note des séries de blocs parallèles de 100 m sur 250 m, couvrant des superficies de deux à trois hectares. Ailleurs, la superficie des îlots atteint tout juste 500 m². Les voies qui encadraient ces ensembles constituaient les axes principaux de l'agglomération le long desquels on se déplaçait à pied. C'est là que se concentraient les points d'activités commerciales les plus intenses, les boutiques, certains ateliers, et que la composition urbaine était la plus poussée.

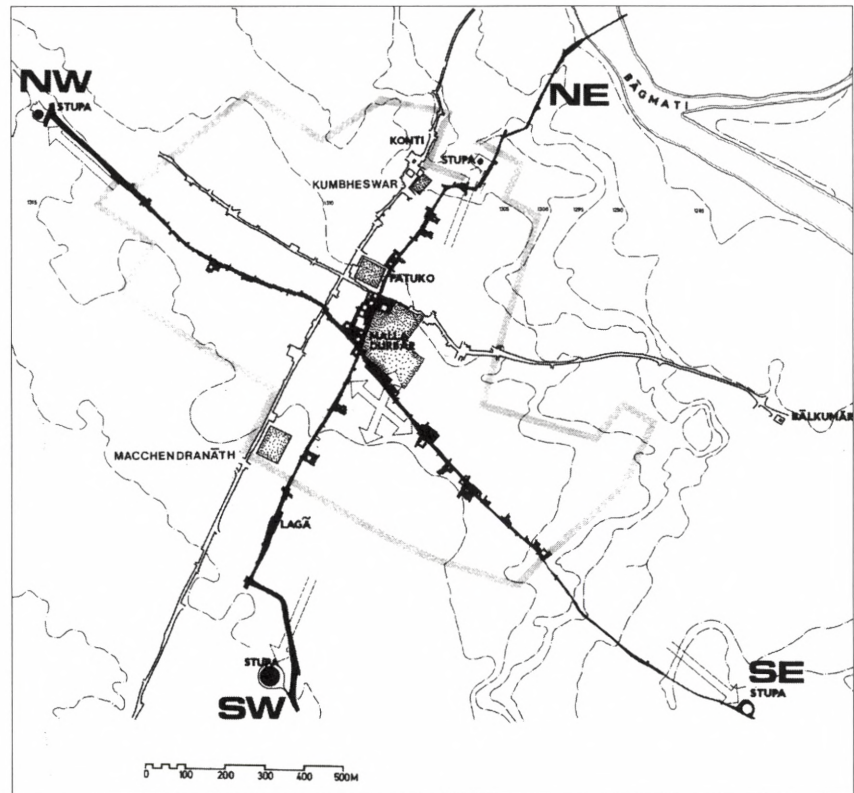
À l'intérieur des îlots alternaient des jardins, où l'on cultivait toutes sortes de légumes, d'épices et même parfois des céréales, et des ensembles de maisons, centrés sur des cours plus ou moins grandes, de forme rectangulaire ou carrée, *cok* en népali, *cuke* en néwari, qui desservaient plusieurs habitations. Ces

dernières étaient à leur tour percées par d'autres passages qui livraient l'accès à la cour suivante. Les îlots les plus grands étaient ainsi constitués par des enfilades de cours donnant à l'arrière des maisons sur des jardins. Toute une vie sociale, repliée autour d'espaces semi-domestiques, souvent lignagers, se trouvait de la sorte cachée des zones les plus fréquentées. De la rue, on accédait à ces espaces par des voies étroites (nép.: *galli*) ou des passages sous maisons mal distingués des portes des habitations. Comme aujourd'hui, ces parcours suivaient des itinéraires compliqués, dans un dédale de ruelles, de cours, de venelles, constamment remodelées par l'expansion ou la ruine. Le tissu ne comportait ici pas de perspective nette, il s'était développé sans modèle préconçu. Dans le cœur des villes, le tissu bâti s'intensifiait au détriment de ces jardins. L'horizon se bouchait très vite, rendant les sources de lumière plus rares.

La structure spatiale et religieuse

Les palais royaux (néwari: *lāyku*, du sanskrit *rājā-kula*) occupaient le plus souvent le centre de la cité, à

Fig. 4. Lalitpur (Gutschow, Khumbu Himal [1981]).



la croisée des principaux axes de circulation. On a là une transposition à l'échelle spatiale de la place centrale, éminente, du roi dans la société locale. Bien que le souverain fût statutairement inférieur au prêtre brahmane selon les canons hindous, la fonction royale était essentielle dans l'organisation sociale néwar de l'époque Malla. Les rois constituaient le centre actif du royaume, ils en maintenaient ses différents éléments rassemblés, toute la société gravitait autour d'eux. Cette disposition centrale dans l'espace urbain prévaut à Lalitpur et à Kathmandu, ainsi que dans d'autres petites villes, plus périphériques, qui ont été par le passé la résidence temporaire d'un roi. A Bhaktapur, la situation était différente. Dans cette ville, le palais était édifié à l'extrémité nord-ouest de la localité, sur la vieille route menant à Kathmandu. Il semble qu'il y ait eu déplacement du centre politique d'une partie à l'autre de la ville à un moment donné de l'histoire. Mais les raisons qui ont présidé à ce déplacement restent pour l'heure inconnues.

Significativement, ce centre ressortissait à la fois au politique, c'est-à-dire à la direction des affaires publiques, et au religieux (Toffin [1993]). La souveraineté royale à l'époque Malla comportait en effet des aspects sacrés essentiels, à l'instar de ce qui se passait dans nombre de régions de l'Inde médiévale. Les sou-

verains Malla étaient conçus simultanément comme des êtres divins, incarnation de Viṣṇu et en étroit contact avec Bhairava, et les dévots respectueux de dieux tutélaires qu'ils s'étaient choisis: Pasupatināth, Matsyendranāth et Taleju, divinités que nous retrouverons plus loin. Les souverains tiraient une partie de leur pouvoir de leur association avec ces puissances divines.

Religieusement, du reste, le lieu le plus sacré du palais (et de la ville) était moins la résidence du roi proprement dite que le temple adjacent de Taleju, une déesse secrète venue d'Inde au XIV^e siècle. La divinité fut d'abord établie à Bhaktapur. Les autres capitales, y compris les plus petites ou les plus temporaires, comme Sankhu ou Panauti, l'adoptèrent ultérieurement. Taleju appartenait à la catégorie des *iṣṭa-devatā*, divinités personnelles d'élection de la famille royale. On la désignait aussi par l'expression *āgama-devatā*, qui s'applique à des divinités tantriques ne pouvant être approchées que par des initiés. Cette déesse tutélaire de la famille royale Malla, identifiée à Durgā, devint rapidement un symbole de l'ancienneté et de la force de la dynastie au pouvoir. Son temple, dont l'accès était restreint à un petit nombre d'initiés tantriques, surpassait en hauteur tous les autres édifices religieux de l'agglomération. Personne n'avait le

droit de construire un édifice plus élevé, y compris le souverain. Les formules magiques *mantra* qui servaient à invoquer la déesse étaient considérées comme des instruments essentiels du pouvoir royal et un moyen de légitimation pour l'accès au trône: elles passaient régulièrement du roi à son héritier avec les insignes de la royauté.

Le clergé tantrique en charge du rituel de cette divinité était choisi parmi plusieurs castes de la ville. La charge se transmettait de manière héréditaire, bien qu'il soit arrivé que des conflits d'intérêts ou des querelles religieuses aient entraîné des modifications. On trouvait des prêtres tantriques Karmācārya, des brahmanes Rājopādhyāya, des astrologues Joṣī, des familles patriciennes Chatharīya, des agriculteurs Jyāpu venant des différents quartiers de la ville, des bouchers Nāy, des musiciens Jugi. Un concentré de la société néwar en quelque sorte, issu non seulement de castes hindoues mais aussi de quelques castes bouddhistes. Toutes ces personnes avaient un rôle religieux précis et étaient indispensables à la célébration des cérémonies. D'une certaine manière, la ville dans sa totalité se trouvait ainsi associée au culte de la déesse. Aux côtés du roi, avec lequel elle entretenait des relations intimes, Taleju régnait en fait sur la cité et la défendait contre les envahisseurs.

Le palais royal divisait la ville en deux moitiés: le haut, *thaḥne*, et le bas, *kvahhne*. Ces deux parties, complétées à Kathmandu par une partie centrale (néwari: *dathu*), ne correspondaient pas forcément à une différence de niveau topographique. Elles étaient fixées comme aujourd'hui par la direction de la rivière la plus proche: le "haut" était lié à l'amont, le "bas" à l'aval. À Kathmandu par exemple, le haut est au nord, le bas est au sud, selon l'orientation de la rivière Visnumati qui coule du nord vers le sud, à l'ouest de la vieille ville. Cette disposition géographique n'avait aucune implication sociale ou économique: les deux moitiés étaient égales du point de vue du statut, elles ne regroupaient pas des populations ou des castes différentes. La division en deux a cependant toujours joué un rôle important dans l'espace urbain: les citadins s'y réfèrent constamment lorsqu'ils ont à situer un lieu dans la ville et le fait d'appartenir à l'une des deux parties constitutives de la localité est un élément important de son identité.

Les moitiés s'opposaient surtout d'un point de vue religieux et étaient associées chacune à des divinités particulières. À Bhaktapur, Bhairava veillait sur le haut, Bhadrakālī sur le bas. À Kathmandu, Lūtī Ajimā (= Indrāyaṇī) était en rapport avec le haut, Kaṅkeśvarī (= Kaṅga Ajimā) avec le bas. À l'époque Malla dont

nous parlons, ces deux dernières divinités, qui requéraient des sacrifices humains, intervenaient d'une manière particulièrement macabre lors du Sithi nakhaḥ, fête du sixième jour de la quinzaine claire de Jeṭh (mai-juin). Après un violent combat de pierres, les habitants du haut de la cité sacrifiaient à Lūtī Ajimā les prisonniers qu'ils avaient pu faire pendant la mêlée, tandis que les habitants du bas immolaient leurs captifs sur l'autel de Kaṅkeśvarī. De tels combats rituels, moins sanglants, existaient dans les autres cités et témoignent d'un enracinement profond dans les conceptions populaires. Signalons d'ailleurs que ces moitiés citadines ont très probablement correspondu, à certaines époques de l'histoire népalaise, et notamment durant la période médiévale considérée ici, à deux territoires royaux associés quoique distincts. L'institution du "royaume dédoublé", *dvairājya*, dans lequel le royaume et sa capitale étaient divisés en deux, gouvernés simultanément par deux frères, le père et le fils, ou l'oncle maternel et son neveu fut, on le sait, particulièrement développée dans la vallée du Népal durant les périodes Thakuri et Malla (Petech [1984]), y compris durant la période médiévale la plus tardive que nous considérons ici (Burleigh [1976]).

Venons-en à la périphérie. Lalitpur, Kathmandu et Bhaktapur étaient, on l'a dit, des villes murées. Les remparts furent démolis lors de l'annexion des royaumes Malla à la fin du XVIII^e siècle; il n'en reste plus de vestiges aujourd'hui. Ils étaient percés de portes dont la défense incombait en cas de conflits aux paysans Jyāpu des quartiers avoisinants. Ces murs défensifs formaient une frontière bien matérialisée avec l'extérieur. Encore aujourd'hui, les expressions *dhvākā pine* et *dhvākā dune*, "en dehors des portes" et "à l'intérieur des portes", sont couramment employées par la population néwar. Elles forment une limite invisible autour de l'agglomération.

Cette barrière se voyait renforcée par une seconde enceinte, entièrement symbolique celle-là, constituée par une série de huit temples ou sanctuaires, appelés *pīṭh*, dédiés aux déesses Mātrikā (appelées aussi localement Ajimā). Représentées par des pierres brutes, non sculptées, ces divinités sont considérées comme des sœurs. Leur emplacement se situait dans certains cas au-delà des remparts, parfois en deçà. Les temples en question circonscrivaient en tous les cas un espace interne, sanctifié et civilisé, par rapport à une campagne ou à une forêt extérieure conçue comme un monde sauvage et impur. Les textes religieux et les prêtres assignent à chaque Mātrikā un orient particulier: Brahmāyaṇī est associée à l'est, Indrāyaṇī au

nord-ouest, Maheśvarī au sud-est, Vārāhī à l'ouest, Kumārī au sud, Cāmuṇḍā au nord, Vaiṣṇavī au sud-ouest et Mahālakṣmī au nord-est. Bien que ces prescriptions ne correspondent pas tout à fait à la réalité topographique, le sens de cette enceinte sacrée autour de la ville est clair: il s'agit de défendre l'espace urbain contre les dangers extérieurs. Les Mātrikā font fonction en quelque sorte de gardiens des orient. Elles sont là pour veiller sur le territoire qu'elles délimitent, protéger des maladies les habitants qui y résident et défendre la ville contre les envahisseurs éventuels.

À Lalitpur, la plus bouddhiste des trois anciennes capitales Malla, le cercle formé par les huit temples de Mātrikā était doublé par une seconde enceinte symbolique de forme carrée, délimitée par quatre *stūpa*. Ces édifices aux dômes très aplatis étaient censés avoir été construits par le roi Aśoka (280-232 avant J.-C.). Chacun est associé à un Buddha particulier et à une direction spécifique de l'espace. Un cinquième *stūpa*, dédié au Buddha du centre, Vairocana, aurait été édifié au centre de la ville. Les cinq Buddha, ensemble canonique du Vajrayāna néwar, étaient donc présents aux points névralgiques de l'espace urbain. Ils donnaient à la ville une dimension cosmogonique évidente.

Tous ces éléments architecturaux transformaient une réalité géographique en un territoire symbolique. Ils fixaient au sol une représentation de l'univers et donnaient à la ville une signification cosmique. Ces espaces urbains étaient en réalité de véritables *maṇḍala*, diagrammes dont se servent les prêtres pour méditer ou vénérer une divinité et qui représentent le monde de façon géométrique. Aussi bien le palais matérialisait-il le centre de l'univers, trait d'union entre le ciel et la terre. Il renvoyait au mont Meru (Kailāśa), point focal des cosmogonies asiatiques. Quant aux enceintes défensives et à leurs portes, elles étaient identifiées aux limites du cosmos et à leurs voies d'accès. Selon un principe largement répandu en Asie, la ville royale tout entière était ici vue à l'image du cosmos; elle se voyait élevée au rang de ville céleste. En reproduisant le macrocosme dans le microcosme, ou plus exactement dans le "mésocosme", comme il a été proposé d'appeler cet espace intermédiaire entre univers et individu, les Néwar cherchaient à établir une correspondance bénéfique entre les dieux et les hommes.

À cette conception du "mésocosme" correspondait une répartition spatiale de la population urbaine dont on peut encore observer les traces aujourd'hui. La hiérarchie des castes s'inscrivait en effet très précisément

dans ces espaces. Les hautes castes, Kṣatriya (Catharīya) et brahmane (Rājopādhyāya), étaient regroupées au centre de la localité. Les castes de statut intermédiaire, assimilées aux Vaiśya et aux Śūdra, étaient disposées en deux ou trois anneaux concentriques, plus ou moins proches du centre suivant leur degré de pureté. Les castes impures (bouchers Nāy, pêcheurs-balayeurs Poḍe, vidangeurs Cyāme) vivaient, elles, à l'extérieur de la cité et à gauche des grands circuits de procession empruntés par les citadins autour de l'agglomération une ou deux fois l'an, lors des fêtes, dans le sens des aiguilles d'une montre. À chaque anneau correspondait en outre un type de temples et de divinités desservis par des castes particulières. Une telle configuration trouve son symétrique dans les emplacements des lieux de crémation en dehors de la ville: chaque caste ou groupe de castes possédait son propre site d'incinération, plus ou moins éloigné de l'agglomération selon son statut dans l'échelle sociale. Ces villes se définissaient en définitive par une très forte intégration des fonctions politiques, symboliques et économiques. C'était des totalités organiques.

Les fonctions économiques: commerce, artisanat, agriculture

Ces villes avaient des fonctions commerciales très affirmées et rayonnaient sur une grande partie du territoire népalais et de l'Himalaya central. À cette époque, en effet, le commerce trans-himalayen passait pour une part importante par la vallée du Népal. Du nord venaient le sel gemme, l'argent, les herbes médicinales, la laine, le musc, l'or, le borax. De l'Inde: les épices, la soie, le sucre, le tabac, les pierres précieuses (émeraude, saphir, lapis-lazuli), des conques, de l'indigo. Les marchandises étaient transportées à dos d'homme dans la partie népalaise, à dos de mulet et de chevaux sur le plateau tibétain. La vallée du Népal exportait peu de produits par elle-même: des statues, des objets rituels en bronze et en laiton, des bijoux en or et en argent, quelques tissus tissés sur place. Elle servait plutôt d'entrepôt et de centre de transformation des produits. Quant aux commerçants néwar, ils faisaient fonction de courtiers et de transitaires.

Durant la période qui nous intéresse, les Néwar contrôlaient étroitement le commerce qui se dirigeait vers le nord ou venait de cette direction. Ils avaient réussi à arracher aux Tibétains des clauses commerciales extrêmement favorables et ils avaient au Tibet des avocats, *wakil*, qui défendaient de près leurs intérêts. Dès le XVII^e siècle, les rois Malla obtinrent de surcroît le monopole de la frappe de la monnaie tibé-

taine. L'argent venait du Tibet en lingots; il était frappé à Kathmandu ou à Bhaktapur, puis les pièces étaient réexportées vers le nord. Cette activité était une source d'enrichissement essentiel et contribua à l'essor artistique et culturel général. Les pièces de monnaie étaient du même type de celles qui avaient cours dans la "Vallée"; seuls les caractères et les chiffres étaient en tibétain (Boulnois [1983]).

Ces activités commerciales remontent au tout début de l'ère chrétienne, peut-être même avant. Il semble d'ailleurs que la localisation des trois Cités-Royaumes étudiées soit liée à la configuration des routes de commerce entre l'Inde et le Tibet à l'intérieur de la vallée de Kathmandu et que les axes principaux de ces villes aient été fixés par ces routes. C'est le cas par exemple de la diagonale sud-est/nord-ouest qui forme l'axe principal, primitif, de la ville de Lalitpur, et de la diagonale sud-ouest/nord-est qui joue le même rôle pour Kathmandu (route de commerce de Kirtipur à Sankhu). Le carrefour d'Asan ʒol, dans la partie haute de Kathmandu, la partie la plus commerciale de la cité, a sûrement lui aussi à voir avec une croisée de vieilles routes commerciales, celles mentionnées ci-dessus et une autre, nord-sud, qui reliait Trisuli à Patan. L'emplacement du palais royal à Kathmandu aurait correspondu à un autre croisement, simple variante par rapport aux axes précédents. Ces axes gardent encore une très grande lisibilité dans l'espace urbain contemporain.

Les activités artisanales étaient particulièrement nombreuses et variées. Les villes néwar regorgeaient d'ateliers, situés le plus souvent au rez-de-chaussée des maisons, le long des rues ou à l'intérieur des cours. Parmi ces artisans, mentionnons: les orfèvres, les chaudronniers, les bronziers, les menuisiers, les peintres, les sculpteurs sur pierre et sur ivoire, les graveurs sur bois, les tuiliers, les potiers, les imprimeurs sur tissu, les tailleurs, les presseurs d'huile, les fabricants d'instruments de musique, tambours et hautbois notamment, etc. Comme on le voit, nombre de ces artisans travaillaient le métal ou d'autres produits manufacturés non agricoles. Nous sommes donc en présence d'une économie très diversifiée, dépendante d'un commerce au long cours pour ses approvisionnements. La proportion totale des artisans atteignait au minimum 40% de la population urbaine, sûrement plus de 50% à Patan. Ils étaient particulièrement nombreux dans la communauté bouddhiste. Les ateliers fonctionnaient sur une base familiale, avec, selon les cas, une division du travail entre hommes et femmes et une participation des enfants. La transmission des savoirs spécialisés se faisait principalement de père en fils, sauf peut-être en ce qui concerne les métiers d'or-

fèvres ou de bronziers, où quelques maîtres semblent s'être imposés à l'échelle du quartier ou de la ville.

Tous les artisans étaient, et sont toujours regroupés en castes ou en sous-castes, de statut relativement élevé dans la hiérarchie, à l'exception des tailleurs et de ceux qui manipulaient des substances impures (peau de bêtes, divers excréta). Ces corps de métier ont contribué pour une part décisive au développement de l'art et de l'architecture néwar. L'orfèvrerie, les techniques de fonte et de cire perdue, le travail du repoussé, la peinture étaient particulièrement développés. La renommée de la vallée du Népal en ces domaines s'étendit très vite aux pays voisins. Dès le XIIe siècle, l'empereur de Chine Kubilai Khan fit appel à des artisans néwar pour construire et décorer des édifices religieux bouddhistes. Nombreux furent les bronziers et peintres néwar qui participèrent durant la période Malla à la fabrication d'objets de culte tibétains et qui s'installèrent au Tibet.

Les trois Cités-Royaumes de la vallée du Népal comportaient en outre une dimension paysanne importante, témoignage de leurs vieilles origines rurales. Des quartiers entiers avaient des allures villageoises et étaient habités par des agriculteurs Jyāpu. Ce phénomène persista longtemps après la période Malla. Jusque vers 1950, une large partie de la population urbaine était en fait composée de paysans et vivait principalement de l'agriculture.⁶ Tout donne à penser qu'il en était de même à l'époque Malla. Les paysans citadins partaient le matin cultiver les rizières situées tout autour de la ville et revenaient chez eux le soir. Les déplacements se faisaient à pied, le portage animal étant pratiquement inconnu dans la vallée de Kathmandu. Blé et riz, les deux principales plantes cultivées de la région, étaient récoltés, battus dans les champs avoisinants, puis portés au balancier dans des paniers pour être vannés et stockés à l'intérieur de la cité. Quant aux buffles, une ressource importante pour les paysans Jyāpu néwar, ils étaient gardés, comme dans les villages, au rez-de-chaussée des habitations. Insistons enfin sur le rôle des jardins, *keba* en néwari, fort nombreux à l'intérieur des enceintes urbaines (Regmi [1966] 554). Les paysans néwar, ainsi que d'autres castes, y cultivaient des légumes, des fruits et des épices. D'une certaine manière, ces trois capitales néwar étaient des cités agraires, des "agrovilles", une situation assez typique des anciennes villes d'Asie.

Les fêtes urbaines

Lalitpur, Kathmandu et Bhaktapur possédaient à l'époque chacune leur fête, une fête locale, patronale

en quelque sorte, appelée en néwari *des jātrā*, “la fête du pays”, ou *mul jātrā*, “la fête la plus importante”, ou encore plus simplement *jātrā*, “la fête”. Ces célébrations ont été profondément remodelées, voire créées (cf. *infra* Bisket jātrā), durant la période qui nous intéresse. Elles se tenaient à des dates particulières du calendrier lunaire ou solaire et jouaient un rôle essentiel dans la définition ainsi que dans l’identité des trois Cités-Royaumes. Tous les habitants de la cité y participaient, sous la direction de prêtres, d’astrologues et du souverain. Les paysans des environs également avaient coutume d’y assister et y donnaient parfois des représentations de danses sacrées. Fondamentalement religieuses, ces fêtes étaient centrées sur une ou plusieurs figures du panthéon qu’on honorait et qu’on célébrait. Elles comportaient également des aspects plus laïques, des moments de réjouissance où intervenaient les différentes unités territoriales constitutives du royaume. Observons que ces célébrations festives continuent, deux cents ans après la chute des royaumes Malla, à être célébrées avec la même ferveur que par le passé. Elles contribuent pour une large part à préserver la mémoire de ces anciens royaumes, incorporés depuis deux siècles au nouvel État népalais.

Lalitpur célébrait sa fête en l’honneur du dieu Rāto Matsyendranāth, grande divinité syncrétique de la vallée du Népal, appelée Būgadyaḥ en néwari.⁷ Pour les bouddhistes, qui forment la majorité de la population à Lalitpur, cette divinité n’est autre que Karuṇāmaya, le Bouddha plein de compassion. C’est une grande divinité agricole, dont les Néwar attendent en particulier l’arrivée des pluies de mousson. La fête se déroulait au printemps, juste avant la saison des pluies, durant une période de deux mois, de mai à la fin juin. Un grand char rituel de plus de 30 m de hauteur était reconstruit pièces par pièces tous les ans. On y installait la statue du dieu et on le tirait en procession, *ratha jātrā* (de *ratha*: char), dans toute la ville selon un itinéraire fixe. Le roi en personne participait à la fête et se tenait en tête du cortège, un sabre à la main. La cérémonie était censée commémorer l’arrivée du dieu Rāto Matsyendranāth dans la vallée du Népal il y a plus d’un millénaire et la fin d’une sécheresse dramatique qui avait duré douze ans. Les Néwar soutiennent toujours aujourd’hui que la pluie se met soudainement à tomber lors du rituel final de Jawalakhel, *bhoto jātrā*, événement auquel le roi de Lalitpur (celui du Népal de nos jours) vient assister.

La grande fête de Kathmandu, l’Indra jātrā, se tenait, elle, à la fin du mois lunaire de Bhādra (juillet-août) et au début du mois suivant d’Āśvin (août-sep-

tembre), sur une période de huit ou neuf jours. Comme son nom l’indique, elle était dédiée à Indra, le roi des dieux dans le panthéon hindou, une figure populaire parmi les agriculteurs néwar et tout à fait essentielle vis-à-vis de la royauté. Des mâts étaient érigés en l’honneur du dieu dans les deux parties de la ville, haute et basse, ainsi que dans son centre, devant le palais royal. Cette fête était également liée de très près à Bhairava (Bhaldyaḥ en néwari), la face terrible de Śiva. Des masques de cette divinité irritée, les crocs sortant de la bouche de manière menaçante, étaient sortis des oratoires familiaux et exposés dans les rues aux yeux de tous. À heures fixes, on faisait couler de la bière de riz par un trou percé dans la bouche du masque. Des centaines de jeunes gens se précipitaient alors pour boire de cette bière, considérée comme sacrée, et s’approprier ainsi les bienfaits dispensés par cette divinité. Signalons que dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le dernier roi de Kathmandu, Jayaprakāśa Malla (1736-1768), introduisit la coutume de porter en procession, durant cette fête, la déesse vivante Kumārī, incarnation de Taleju, dans les rues de la cité, montée sur un char à quatre roues pleines, du même style que celui utilisé pour le dieu Rāto Matsyendranāth à Patan. Le dernier jour de l’Indra jātrā, la déesse vivante (choisie parmi la haute caste bouddhiste des Śākya) accordait sa bénédiction au roi et lui apposait une marque rituelle *ṭikā* au milieu du front. On peut voir dans cette bénédiction un rituel de reconduction du pouvoir royal pour l’année à venir.

Quant à Bhaktapur, elle célébrait sa fête chaque année au début de la nouvelle année solaire, vers la mi-avril. Cette fête, appelée Bisket jātrā, aurait été fondée dans la seconde moitié du XVIe ou au début du XVIIe siècle. Elle est centrée sur la déesse Bhadrakālī et le dieu Akāśa Bhairava, deux grandes figures divines de la cité. Le temple du second est une construction massive, encore bien préservée aujourd’hui, qui s’élève à Taumādhi ṭol, au cœur de la cité.⁸ On tirait les statues de ces deux divinités à l’intérieur des rues de la capitale sur des chars à roues pleines. Les chars étaient entrechoqués à un moment donné de la fête. Ce combat (*khata lvākhegu* en néwari) symbolisait la joie des deux divinités de se retrouver. Certains ajoutent que le “combat”, toujours à l’honneur de nos jours, mime les ébats sexuels des deux dieux.⁹ Akāśa Bhairava et Bhadrakālī sont en effet vus comme un couple: le premier est appelé le maître, *nāyaḥ*, la seconde, sa parèdre, *nakhī* (Gutschow [1996] 288). Le quatrième jour des festivités, un mât rituel d’une trentaine de mètres de hauteur, était érigé

dans un quartier périphérique de la ville, la place de Yaḥṣimkhyah. Ce mât auquel sont suspendues deux bannières brodées d'or est censé rappeler la mort de deux serpents qui avaient pris possession d'une ancienne princesse de la localité. Son érection était l'un des moments culminants du Bisket. Il était suivi de fêtes familiales à l'échelle de chaque maisonnée et de nombreuses autres processions de puissances divines, telles Chumā Gaṇeś et diverses déesses Aṣṭa Mātrikā, dans les rues de la ville. Il importe de signaler que le Bisket jātrā s'accompagnait du culte de certaines divinités royales, telle Dvīmājū, qui est abritée dans le palais.

Ces trois fêtes possèdent des traits communs qui permettent de mieux cerner les Cités-Royaumes de la vallée du Népal à l'époque médiévale. Elles mobilisaient d'abord toutes les castes de la ville, des plus basses aux plus hautes, autour de la figure du souverain. L'association religieuse en charge de la fête de la Kumārī, Kumārī jātrā, à Kathmandu, regroupait par exemple plusieurs catégories de personnes: des prêtres, bouddhistes et hindous, des astrologues pour fixer le moment faste des principaux rituels, des agriculteurs Jyāpu, qui, on l'a vu, constituaient une part importante de la population urbaine, des musiciens appartenant à plusieurs groupes de la société néwar, ainsi que diverses castes de services. C'était toute la société urbaine qui, d'une certaine manière, coopérait au culte de la déesse vivante. Cette participation générale était donnée à voir à la population. Elle affirmait l'unité de la ville, la complémentarité des différentes castes au-delà des divisions hiérarchiques si présentes dans la vie quotidienne. Elle renforçait le sentiment d'appartenance à un même territoire urbain, bien délimité derrière ses murs et ses enceintes symboliques. Le culte de divinités communes, aux traits locaux très prononcés, soutenait ainsi l'identité de la cité.

Ces fêtes ont par ailleurs des mythes étiologiques qui renvoient aux origines de la cité. L'Indra jātrā par exemple est censé avoir été fondé par Guṇakāmadeva, le roi fondateur de la ville au X-XI^e siècle. Matsyendranāth jātrā commémore l'arrivée du dieu Rāto Matsyendranāth dans la Vallée, un événement d'une importance capitale dans les chroniques locales, associée aux origines de la culture du riz irrigué dans ce bassin. Quant au Bisket jātrā, son mythe d'origine s'apparente à un rituel de fondation de l'autorité royale. Tout se passe donc comme si la ville tout entière replongeait à intervalles réguliers dans le temps des origines. La cité, et avec elle tout le royaume, en tirait une nouvelle force, une nouvelle jouvence.

Les quartiers

Les trois cités-royaumes de Bhaktapur, Kathmandu et Lalitpur étaient divisés en quartiers, *ṭol* en népalī, *tvāḥ* en néwari. Ces unités constituaient les unités administratives de base de la localité et servaient à percevoir taxes et impôts. À Panauti, une petite ville néwar qui a correspondu autrefois à un petit royaume éphémère, certaines maisons portent encore aujourd'hui sur leur mur de façade une plaque de bois où sont gravés leur numéro et le nom de leur ancien *tvāḥ*. Ces vestiges témoignent d'un ancien système de taxation. Le nombre de ces quartiers variait selon les agglomérations. Bhaktapur et Lalitpur en avaient chacun vingt-quatre, un chiffre faste dans le monde indien évoquant l'idée d'une totalité. Kathmandu en avait apparemment beaucoup plus, sans que nous sachions leur chiffre exact. Dans cette ville coexistait en fait une division idéale en trente-deux quartiers, liés à la population agricole de la ville, et une autre en dix-huit unités, concentrées chacune sur un monastère bouddhiste (*bāhā*) particulier.

Dans quelle mesure ces unités constituaient-elles des unités de peuplement distinctes? Les Néwar construisant de préférence à proximité de la maison des parents, la relation est évidente dans beaucoup de cas. Encore aujourd'hui, on note dans les vieux centres de ces trois villes des répartitions assez nettes de la population par castes. Nombre de quartiers *tvāḥ* de Kathmandu ou de Lalitpur étaient à l'époque Malla totalement ou principalement unicastes, avec par exemple de très fortes concentrations de paysans Jyāpu, de potiers Kumhāh, de pêcheurs Poḍe, de bouchers Nāy, ou d'orfèvres Śākya. Ailleurs, la population était plus mêlée. Le plus souvent, on avait une caste dominante numériquement et, à ses côtés, quelques maisonnées de castes de service ou d'autres castes.

Ces unités administratives correspondaient à des unités rituelles bien limitées fondées sur des sanctuaires communs. Chaque quartier était ainsi attaché à un sanctuaire de Gaṇeś, le dieu hindou à tête d'éléphant, et à un autel dédié à Nāsaḥḍyaḥ, le dieu néwar de la musique et de la danse, identifié à Nṛityanātha (= Śiva). Les femmes vénéraient le Gaṇeś de leur quartier, *tvāḥ* Ganedyah en néwari, tous les matins, ainsi qu'à l'occasion des fêtes domestiques (naissance, initiation, mariage, etc). Le lien entre les familles du lieu et ce Gaṇeś était un élément décisif de la religion quotidienne. Il s'agissait d'un lien personnel, profond, qu'un déménagement dans une autre partie de la ville ne parvenait pas à rompre. Nāsaḥḍyaḥ, lui, était honoré à certaines dates du calendrier annuel par les groupes de musiciens du quartier, des associations

masculines propres aux castes Mānandhar, Udās, Jyāpu, Kumhāḥ, etc. Le fait de vénérer la même divinité concourait évidemment à créer un sentiment de solidarité non négligeable entre les habitants d'un même quartier, quelle que soit par ailleurs leur affiliation religieuse, hindoue ou bouddhiste, ou leur caste.

À Kathmandu, les trente-deux quartiers traditionnels Jyāpu correspondaient à une structure tout à fait particulière qui révèle l'importance cruciale de la musique dans l'organisation générale des villes néwar (Toffin [1994]). Chacun d'eux était le siège d'une association musicale, exclusivement Jyāpu, dédiée au dieu Nāsaḥdyah. Ces unités musicales étaient les segments fondamentaux de la société Jyāpu locale, à mi-chemin entre groupes de parenté et groupes purement résidentiels. Elles avaient un caractère obligatoire, héréditaire et exogame. Tous les jeunes gens Jyāpu du quartier en question devaient suivre l'apprentissage d'un tambour à deux peaux particulier et apprendre le maniement d'une haute perche décorée de queues de yak. Les initiations requises dans le cadre de cet apprentissage qualifiaient le jeune paysan comme membre à part entière de son quartier. Ces unités sociales et territoriales assuraient la répartition du pouvoir. L'autel du dieu de la musique et de la danse constituait dans ce cas précis le pilier symbolique du quartier, le pôle autour duquel s'organisaient les unités symboliques de la cité.

Les quartiers se définissaient également par une divinité tutélaire, masculine ou féminine, hindoue ou bouddhiste, dont le temple s'élevait sur leur territoire. C'était un dieu du sol, protecteur de la circonscription, que tous les résidents du *ṭol* vénéraient régulièrement. À Kathmandu, le quartier tout entier fêtait son dieu au moins une fois l'an à une date fixe du calendrier religieux. Les *ṭol* possédaient également des lieux de rejet rituels communs, *chvāsa*, liés aux rituels d'exorcisme et de guérison particuliers. Les habitants d'un même quartier partageaient aussi des circuits de procession funéraires spécifiques qui menaient aux lieux de crémation *masān*, rejetés aux marges de l'agglomération (Gutschow et Kölver [1975]). Toutes ces caractéristiques faisaient des quartiers *ṭol* des unités symboliques et sociales autonomes. Ils jouaient un rôle si important dans l'identité du citoyen que leurs membres possédaient parfois des dialectes particuliers et des genres de vie qui les rendaient facilement identifiables à un habitué.

Signalons pour terminer que la somme des quartiers constituait une totalité et définissait la ville. Rien n'illustre mieux cette idée qu'un rituel accompli tous les ans à Bhaktapur, à l'occasion de la fête du Dasaī,

vouée à la célébration de la déesse Durgā. Le huitième jour de cette fête, vingt-quatre buffles sont sacrifiés dans le temple de Taleju. Or Robert Levy ([1990] 184, 535, 750) nous apprend que les buffles représentent les vingt-quatre quartiers de la ville et que les habitants de chacune de ces circonscriptions se cotisaient autrefois pour offrir une bête sacrificielle à la divinité. Cette coutume mérite d'être rapprochée d'un autre rituel, célébrée pareillement au Dasaī par les habitants de Panauti: dans cette bourgade, située non loin de Bhaktapur, le buffle sacrifié à Taleju est divisé en vingt-quatre parts qui reviennent aux différents intervenants de la cérémonie, c'est-à-dire à la presque totalité de la population locale, hindoue et bouddhiste. Ces rituels témoignent de la circularité entre les quartiers constitutifs du territoire urbain et leur centre. La déesse tutélaire Taleju, qui représente une réalité supérieure, a clairement pour rôle de maintenir les éléments ensemble et d'assurer la cohérence du tout.

Conclusion: le continuum ville-campagne

Que représentaient les trois Cités-Royaumes dans la civilisation néwar des XVI-XVIIIe siècles? C'est sur cette dernière question que nous souhaiterions conclure. Il importe de souligner ici la profonde unité de cette civilisation. Nos informations sur les agglomérations rurales de l'époque sont minces. Mais il est clair que la civilisation néwar de la période Malla tardive n'établissait pas de distinction bien tranchée entre villes et villages.¹⁰ Comme aujourd'hui, la continuité entre les zones urbaines et rurales se manifestait sur de nombreux plans. Prenons l'habitat. Il n'existait pas de différences majeures entre l'habitat urbain et l'habitat campagnard: les éléments du vocabulaire architectural, la dynamique du tissu étaient les mêmes dans les deux cas. Certes, la densité humaine devait être légèrement moindre dans les villages, mais l'alternance de bâtiments et d'espaces publics ou semi-publics, de pleins et de vides, répondaient aux mêmes principes. Tous les repères religieux qui délimitaient le quartier urbain caractérisaient également les villages et définissaient ces derniers en tant qu'unités territoriales. La maison, elle non plus, ne devait pas être très différente selon les deux milieux, au moins au niveau de la conception d'ensemble.¹¹

Au plan social et religieux, l'osmose entre villes et campagnes était très forte, au moins à l'échelle d'un même royaume. On retrouvait ici comme là la même importance accordée aux associations religieuses, *guthi*, dans la vie sociale et dans l'organisation de la vie communale. On retrouvait dans les capitales ur-

baines comme dans les villages les mêmes unités de parenté, avec des profondeurs généalogiques relativement faibles, un puissant clivage aînés/cadets, une primauté du principe de séniorité. Les rituels du cycle de la vie, en particulier ces deux rituels si spécifiquement néwar que sont le pseudo-mariage des jeunes filles avec le fruit de l'arbre *bel*, *Aegla marmelos* (= Kumāra ou Viṣṇu), et la consécration *burā jākva* pour les vieillards, étaient pratiquement identiques. Le système des castes lui aussi, même s'il apparaissait beaucoup plus développé en milieu urbain, était déjà présent dans les petites agglomérations rurales.

Ce continuum remarquable, qu'accentuaient encore les divisions entre les trois royaumes à l'intérieur de la vallée du Népal, était dû en partie à ce que villes et campagnes vivaient en rapports étroits. Les villageois fréquentaient régulièrement la capitale dont ils dépendaient: ils y vendaient leurs produits agricoles et artisanaux, ils y avaient leurs commerçants et leurs prêteurs privilégiés, ils y participaient à la fête patronale. C'est dans les cours de justice de cette localité qu'ils se rendaient en cas de besoin. De manière générale, de nombreux réseaux supra-locaux, constitués sur la base du système foncier, de l'exploitation de la terre, de la religion (spécialistes religieux, fêtes, pèlerinages), unissaient populations rurales et urbaines. Certes, les villageois devaient souffrir, comme aujourd'hui, d'une certaine dépréciation de statut par rapport aux citadins. Mais, si l'on se souvient que Lalitpur, Kathmandu et Bhaktapur ont vraisemblablement été créés à partir de villages et que la dimension agricole continuait d'y jouer un rôle important, force est de constater que l'unité de la ville et de la campagne était une caractéristique première de ces royaumes.

Notes

1. Lalitpur était également connu sous le nom de Mānagriha, ou Mānigal, qui a donné plus tard Mangal, nom de l'actuel bazar, situé dans le centre de la ville, à proximité du palais.
2. L'emploi du mot Kāntipur pour la ville de Kathmandu, déjà en usage au Xe siècle (surtout pour désigner la partie nord de la ville), se généralisa sous les Gorkha au XIXe siècle.
3. Sur Panauti et son histoire, cf. Toffin (1984).
4. Sur les monastères bouddhistes néwar (*bāhā*), cf. Locke (1989).
5. Les données manquent pour citer des chiffres de densité précis. Mais il est hors de doute que la pression humaine était déjà très importante à l'époque, de l'ordre de 300 à 500 habitants à l'hectare.
6. Sur ce point, cf. Levy (1990), et Toffin (1994).
7. La divinité Matsyendranāth a fait l'objet d'une monographie par Locke (1980).
8. La Padmagiri vamaśvalī attribue au roi Trailokya Malla (1580-1604) la fondation de la fête simultanément avec l'instauration d'un *ratha jātrā* en faveur d'Akāśa Bhairava (Hasrat [1970]

60). D'autres chroniques parlent du roi Viśva Malla (1547-1560) (Regmi [1966] 650). Il n'est pas impossible que la fête ait été centrée au départ sur Bhadrakālī et que la procession d'Akāśa Bhairava ait été introduite un peu plus tard, mais les évidences manquent.

9. D'après la chronique hindoue traduite par S. Lévi, ce combat des chars fut instauré par le roi Jagatjyotīr Malla (1613-1637). "Un Bhairav entretenait de coupables pensées à l'égard d'une çakti; pour l'en punir, il (le roi) ordonna dans une procession de heurter violemment le char de Bhairav contre le char de Kālī" (1905) 1: 383.
10. En sanskrit, *pura* (ville) s'oppose à *grāma* (village), mais dans la langue courante, en néwari, *de* (ou *deś*) s'applique aux deux types de localité.
11. Il n'est pas impossible que la maison villageoise ait été plus fruste à l'époque qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il semble en effet que la morphologie de la maison néwar actuelle, avec ses quatre niveaux, ait d'abord été mise au point dans les villes (elle est attestée dans les gravures pour la période Malla) et que le modèle se soit diffusé ensuite dans les campagnes.

Bibliographie

- Allen, M. 1975. *The Cult of the Kumari* (Kathmandu).
- Antononi, C.S. et Verardi, G. 1985. "Excavations in the Kathmandu Valley", *Ancient Nepal* 89: 17-30.
- Boulnois, L. 1983. *Poudre d'or et monnaies d'argent au Tibet* (Paris).
- Burleigh, P. 1976. "A Chronology of the Later Kings of Patan", *Kailash* IV (1): 21-71.
- A Dictionary of Classical Newari, compiled from Manuscript Sources*. 2000. Nepāl Bhāsā Dictionary Committee, Cwasā Pāsā (Kathmandu).
- Gellner, D.N. 1992. *Monk, Householder, and Tantric Priest. Newar Buddhism and its Hierarchy of Ritual* (Cambridge).
- Gupta, S. et Gombrich, R. 1986. "Kings, Power and the Goddess", *South Asia Research* 2 (2): 123-38.
- Gutschow, W. 1979. "Kathmandu: Historical Development, Spatial Structure, Social and Ritual Topography", in *Kathmandu City, Khumbu Himal* (Innsbruck).
- Gutschow, N. 1982. *Stadttraum und Ritual der newarsischen Städte im Kathmandu-Tal. Eine Architecturanthropologische Untersuchung* (Stuttgart).
- Gutschow, N. 1993. "Bhaktapur: Sacred Patterns of a Living Urban Tradition", dans H. Spodek et D.M. Srinivasan (dir.), *Urban Form and Meaning in South Asia: The Shaping of Cities from Prehistoric to Precolonial Times* (Hannover/London).
- Gutschow, N. 1996. "Bisketjatra of Bhaktapur. Continuity and Change of an Urban Ritual", dans S. Lienhard (dir.), *Change and Continuity. Studies in the Nepalese Culture of the Kathmandu Valley* (Turin) 285-302.
- Gutschow, N. et Kölver, B. 1975. *Bhaktapur. Ordered Space Concepts and Functions in a Town of Nepal* (Wiesbaden).
- Hansen, M.H. 2000. "Introduction", dans M.H. Hansen (dir.), *A Comparative Study of Thirty City-State Cultures* (Copenhagen).
- Hasrat, B.J. 1970. *History of Nepal, as told by its Own and Contemporary Chroniclers* (Hoshiarpur).
- Kautiliya Arthasastra (The)*. 1963-1965. Dir. et traduit par R.P. Kangle 1-3 (Bombay).
- Kirkpatrick, W. 1969. *An Account of the Kingdom of Nepaul, being the substance of observations made during a mission to that country in the year 1793* (New Delhi). (1^{ère} édition, 1811).

- Kölver, B. et Sakya, H. 1985. *Documents from the Rudravarna-Mahāvihāra. Patan, 1, Sales and Mortgages* (Sankt Augustin).
- Lévi, S. 1905-7. *Le Népal, étude historique d'un royaume hindou* 1-3 (Paris). (Rééd.: 1885, Paris).
- Levy, R.I. 1990. *Mesocosm. Hinduism and the Organization of a Traditional City in Nepal* (Berkeley-Los Angeles).
- Locke, J.K. 1980. *Karunamaya. The Cult of Avalokitesvara-Matsyendranath in the Valley of Nepal* (Kathmandu).
- Locke, J.K. 1989. *The Buddhist Monasteries of Nepal. A Survey of the Bahas and Bahis of the Kathmandu Valley* (Kathmandu).
- Lombard, D. 1970. "Pour une histoire des villes du Sud-Est asiatique", *Annales ESC* 4: 842-856.
- Petech, L. 1984 *Medieval History of Nepal* (Rome). (1ère édit.: 1958).
- Regmi, D.R. 1965. *Medieval Nepal 1* (Calcutta).
- Regmi, D.R. 1966. *Medieval Nepal 2* (Calcutta).
- Riccardi, T. 1980. "Buddhism in Ancient and Early Medieval Nepal", dans A.K. Narain (dir.), *Studies in History of Buddhism* (Delhi).
- Slusser, M.S. 1982. *Nepal Mandala. A Cultural Study of the Kathmandu Valley* 1-2 (Princeton).
- Toffin, G. 1982. "La notion de ville dans une société asiatique traditionnelle: l'exemple des Néwar de la vallée de Kathmandou", *L'Homme* 22 (4): 101-11.
- Toffin, G. 1984. *Société et religion chez les Néwar du Népal* (Paris).
- Toffin, G. 1992. "The Indra jātrā of Kathmandu as a Royal Festival, Past and Present", *Contributions to Nepalese Studies* 19 (1): 73-92.
- Toffin, G. 1993. *Le Palais et le Temple. La fonction royale dans la vallée du Népal* (Paris).
- Toffin, G. 1994. "The Farmers in the City. The Social and Territorial Organization of the Maharjan of Kathmandu", *Anthropos* 89: 433-59.
- Toffin, G. 2000. *Entre hindouisme et bouddhisme: La religion néwar, Népal* (Louvain-la-Neuve).
- Vajracarya, D. 1987. "The Development of Early and Medieval Settlements in the Kathmandu Valley. A Review of the Inscriptional Evidence", dans N. Gutschow et A. Michaels (dir.), *Heritage of the Kathmandu Valley* ("Nepalica" 4)(Sankt Augustin) 357-64.
- Vergati, A. 1995. *Gods, Men and Territory. Society and Culture in Kathmandu Valley* (New Delhi).
- Witzel, M. 1976. "Zur Geschichte der Rājopādhyāya von Bhaktapur", *Folia Rara* 65: 159-79.
- Wright, D. 1966. *History of Nepal* (Calcutta) (1ère édit.: 1877).

